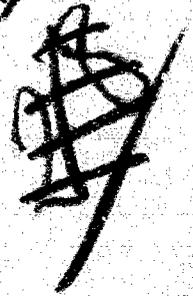


Cahiers du Plateau

102 ^{Janv. 1957}



Les Cahiers du Plateau ^{N°} XIII
Paris - 11^e Série ^{Janv. 37}

André Gide en face de l'U. R. S. S.

George ADAM

L'article que l'on va lire est le fait d'un « partisan ». Il sait fort bien que tous ses amis des Cahiers du Plateau ne partagent pas ses idées. Il les remercie de lui avoir donné l'hospitalité et surtout, la possibilité de s'exprimer sans contraintes. Il espère rencontrer la même attitude de la part des lecteurs. Avec ses amis des Cahiers, il croit encore à l'importance d'un concert intellectuel où toutes les voix peuvent tenir leur partie.

G. A.

Il y a quelques années, André Gide faisait une adhésion éclatante au communisme. La recrue étant d'importance, on mit tout en branle pour rendre l'adhésion spectaculaire. Je ne puis donner tort à mes camarades communistes. Gide venant de notre côté, n'était-ce pas le symbole d'une importante raison de notre lutte : la sauvegarde des valeurs humaines que la culture exprime par sa hauteur et sa richesse. Pas seulement la sauvegarde ; encore et surtout, la renaissance par l'intégration à un nouveau système du monde dont la prétention fondamentale est de rendre à l'homme, à tous les hommes, leur vraie place sur cette terre ; une place où, les questions matérielles une fois résolues, l'homme pourrait donner à sa propre vie actuelle sa signification pleine et entière. En jetant sur notre plateau de la balance le poids de son génie, de sa notoriété, de son influence sur les êtres, le poids d'une œuvre sans exemple dans l'histoire de l'esprit par sa sincérité et son courage, Gide, certes, nous aidait à mieux lutter. Son œuvre elle-même, en acquérait, du fait, un prestige nouveau : elle cessait d'être uniquement tournée vers la libération anarchique des individus. Elle situait cette libération au centre du destin des hommes qui est de transformer le monde où ils vivent lorsque le monde ne répond pas à leurs exigences. Demeurant malgré lui victime d'une conception erronée de l'action spirituelle, Gide déclarait néanmoins ne pas avoir encore trouvé de terrain d'entente entre son art et le communisme. Il ne comprenait pas que les quelques « pages de journal » où il précisait sa position, venant après son œuvre, avaient une importance aussi grande, une valeur aussi précieuse, aussi exemplaire.

Adhérent au communisme, Gide reconnaissait implicitement que, dans l'état présent du monde, l'individu n'est rien qu'en fonction du social ; en particulier, dans ses relations avec la liberté de l'esprit, avec l'individualisme. Certes, l'œuvre de Gide était là pour nous le dire, à nous. Avant même d'en être consciente, elle nous démontrait, une fois de plus, que cet état du monde ne correspond

bâtie sur un éperon qui se détache de la chaîne montagneuse !... Je la revois, s'avancant en proue de navire vers la mer Noire qu'elle domine, avec ses verrières, ses grands murs roses sous le soleil. Nous y sommes entrés, après notre promenade au jardin botanique. Un grand silence planait. Un médecin est arrivé, jeune, cordial, plein d'entrain. Il nous a conduits partout : dans les laboratoires, dans les cuisines équipées à l'américaine, dans les chambres où, sur des lits, des hommes à demi-nus, le torse hâlé par la brise marine, nous regardaient passer en souriant.

Mais je fais bon marché de cette belle œuvre sociale au prix de ce que me disaient ces hommes avec qui nous avons bavardé, allongés dans des fauteuils de toile, sur une terrasse. Ils venaient de tous les coins de la Russie ; c'étaient des ouvriers pour la plupart qui, par la vertu de ces vacances, librement et justement gagnées, se sentaient davantage devenus des hommes comme ils le sont tous, là-bas, des hommes qui comptent. Ils m'interrogeaient avidement sur mon pays, sur mes voyages, sur la condition des travailleurs dans les autres parties du monde. Et je me souviens de ma confusion lorsqu'il m'a fallu leur avouer que, grâce à notre régime de sottise, de profit et d'erreur, la possibilité n'est même plus donnée à tous les hommes de travailler et que la vie, dans nos pays, se passe à n'être plus qu'une justification de la misère et de la faim. Je pensais alors à ce que j'avais vu dans la montagne : de pauvres huttes de paysans, encore, au milieu des plantations de thé. Mais j'avais compris qu'entre ces huttes et la maison de repos, édifiée au milieu des palmiers, il y avait une relation immédiate dont la projection dans l'espace figurait exactement la projection dans le temps. Entre les deux, plus de barrière infranchissable. La hutte était la nuit dont on sort, dans laquelle on reste encore un peu engagé parfois ; la maison de repos, c'était la clarté éblouissante de l'aube.

qui nous désole, c'est sa maladresse, sa mauvaise foi inconsciente. Qu'un adversaire nous conteste les résultats matériels obtenus à dix-neuf ans des journées d'octobre, nous pouvons lui répondre s'il se place sur le terrain des faits vérifiables. Ne serait-ce qu'en lui faisant remarquer ceci : au prix de quelles luttes, de quels efforts, il faut un siècle et demi à la « démocratie » française pour faire passer les masses de l'état de dénuement extrême d'avant 1789 (je même que l'état des masses russes en 1914, sous le tsarisme), à l'état, quelquefois bon, d'aujourd'hui. En vingt ans, les masses soviétiques ont rattrapé les masses françaises en bien des points. Que sur d'autres, elles soient encore en retard, serait bien sot qu'il le contesterait. Alors qu'ici, les masses sont menacées tous les jours et risquent d'entrer en régression (à cause du fascisme en particulier), nous sommes sûrs, nous, que, là-bas, le progrès doit nécessairement continuer. Et pour la plus simple des raisons communistes : la propriété des moyens de production est passée aux mains des masses. Ce décalage seul justifierait notre défense de l'U. R. S. S. envers et contre tout ; je dirai même en dépit des lacunes visibles qui se présentent encore. Plus qu'un signe positif et négatif, nous importent les valeurs absolues affectées à ces signes.

Mais il me semble bien mesurer le malheur qui attendait Gide en U. R. S. S. : c'était la personnalité de Gide. Le fait qu'il n'était jamais sorti de son « poète », d'abord. Il y en a eu un autre. Gide arrivait là-bas précédé du retentissement causé en France par son adhésion à notre cause. Il était le « grand camarade Gide ». Il fut entouré, fêté, choyé. Ce ne sont pas particulièrement les meilleures conditions pour étudier un pays comme la Russie (6). Gide ne vit

son, puisque Gide, le communiste Gide, attaque l'U. R. S. S. Elle ne remarque pas tout de suite que Gide, apparemment, reste communiste. Pour peu, elle l'en approuverait. On lui voit ainsi la même attitude que vis-à-vis de M. Jacques Doriot. M. Doriot peut se vanter tous les jours d'être plus socialiste que le Komintern ; l'essentiel, pour la droite, est qu'il lui apporte les éléments d'une lutte contre l'idée socialiste.

Ainsi ce petit livre aura gagné à Gide des admirateurs inattendus. J'espère pour lui que cela le gêne. Ce qu'il n'a peut-être pas mesuré, c'est l'incalculable portée morale de la publication de notes comme les siennes, aussi hâtives, aussi mal informées. J'ai sous les yeux une petite feuille éditée par le syndicat « jaune » — je veux dire fasciste — d'une usine de la banlieue parisienne. On y voit les militants de la C. G. T. traités « d'assassins, de vendus, de criminels de droit commun » (sic) ; une brave déléguée ouvrière — je la connais — est appelée « notre chère Pasionaria » (des foules atterrées savent aujourd'hui, par les soins diligents de *Gringoire*, que la Pasionaria s'est fameusement illustrée en déchirant la gorge d'un prêtre à coups de dents !) Gide sait-il qu'il a des extraits de son livre en bonne place dans cette feuille ? Ce fait le convaincra-t-il qu'entre le courage abstrait qui consiste à ne renier aucune de ses pensées et le coup du Père François qu'il nous fait, il y a tout de même une distance à considérer. Non seulement « tactiquement », mais « intellectuellement » aussi.

(6) A la fin d'un séjour de dix mois, pendant lesquels il travailla dans une usine soviétique, un jeune ingénieur belge, M. Jacques Huisman, fut l'invité de Gide pendant son voyage. Le récit qu'il en a donné dans *Combat* indique bien la nature du malentendu constant, psychologique, qui ne cessa de régner pendant le séjour de Gide, entre l'écrivain et l'U. R. S. S.

«...S'il allait ne pas trouver tout parfait », voilà la crainte qui a corrompu tout le voyage, dit M. Huisman. Il s'agissait réellement, dans l'esprit des « responsables » de ce voyage de faire que Gide soit à chaque instant le « mieux possible et de prévenir ce « poète ami » contre des accidents éventuels ».

Comme on eut aimé que Gide ne fut pas « le mieux possible », qu'il fut même parfois très mal. Tout au moins eut-il pu, dans ces conditions, vérifier de lui-même, et la présence des réalisations, et l'enthousiasme au travail socialiste que montrent les masses. Les critiques que Gide eut faites — il y en a à faire, les Russes le savent bien ! — eussent été pertinentes ; mais elles eussent été équilibrées par l'aspect positif du problème.

sans doute rien de ce qui eut pu l'intéresser, de ce qui l'eût incontestablement passionné. Son voyage fut la plus officielle des visites. Dans leur candeur, les « responsables » soviétiques avec qui Gide eut à faire, ne sentirent pas combien leur sincère sollicitude l'agaçait ; on doit regretter qu'ils aient si mal compris le « caractère » de l'écrivain. Je tiens que cet agacement fut la cause principale de « Retour de l'U. R. S. S. » et de l'aigreur qui s'y manifeste parfois.

Je n'ai — es, quant à moi, fait en Russie un magnifique voyage officiel. Ce sont les hasards d'une vie errante qui m'y ont amené par deux fois dans le Caucase soviétique (trois semaines en tout !) Batoum est une petite ville fort calme, resserrée entre la Mer Noire et la montagne. Je m'y suis créé des amitiés ; non pas avec des « responsables », mais avec des hommes simples, d'une culture rudimentaire.

Dois-je avouer ici ce que j'ai si souvent pensé là-bas ? La transformation matérielle apportée aux flancs de la jeune Russie, les grandes usines que le régime a construites, cet effort formidable qu'il fait pour acquérir une technique, et la plus moderne, ne me donnent qu'un émerveillement passager. Certes, je comprends, je trouve des raisons à la naïve fierté qu'il éprouve à nous démontrer, par des statistiques ou des graphiques, par les photos des illustres, que ses ingénieurs, hier encore ouvriers ou paysans, accomplissent dans l'enthousiasme un labeur dont l'Europe sera un jour étourdie. Mais les chiffres, la matière, ne sont rien que ce que nous en faisons : mauvais ou bons, ennemis ou amis, selon qu'ils sont le signe de notre écrasement ou, au contraire, la preuve éclatante de notre liberté. A Batoum, dans la petite cité caucasienne qui, longtemps, n'exista que pour les marchands de pétrole, il me semble avoir vu des hommes libres, des hommes dignes.

A une demi-heure de la ville, il y a un jardin botanique. Une sorte d'attendrissement me gagna au cours de la promenade que j'y fis avec un camarade du club des marins.

Je fus déçu, d'abord, à mes premiers pas dans ce jardin. Assez sottement, j'avais imaginé un parc de l'espèce riche, avec des serres, des plantes rares, des allées imposantes. Au contraire, autour de moi, il n'y avait qu'un coin de nature caucasienne, un peu aménagé, avec des sentiers grossièrement tracés à flanc de colline et qui, parfois, surplombent la mer dont on aperçoit le bleu à travers les buissons. Les « créations » : le jardin mexicain avec ses cactus, le jardin oriental avec ses petits puits et ses rocailles me parurent bien candides.

Ma déception se changea assez vite en émotion. Le camarade qui m'accompagnait me montrait tout avec tant de plaisir qu'il m'a soudain évoqué un de ces ouvriers de nos zones industrielles — et je les connais bien, j'appartiens à leur classe — pour qui son jardin, avec ses fleurs de pauvres et sa seule allée bordée de cailloux, constitue un domaine plus beau que ces jardins de ville, encadrés par les quartiers bourgeois, où les fleurs s'ennuient d'être si riches. Ce jardin botanique n'appartenait pas à mon camarade du club, au sens où nous entendons ici la propriété. Il s'y sentait chez lui ; et ces fleurs, ces arbres, ces pelouses, il me faisait comprendre, sans rien me dire, à sa seule façon de les aimer que le bien de l'Etat est vraiment, dans toute l'acception du terme, le bien de tous. Peut-être un jour, ce jardin sera-t-il d'apparence aussi splendide que ceux d'ici. Je doute qu'il soit plus émouvant que le jardin botanique que j'ai vu, l'autre été, dans sa vraie richesse : celle d'être aimé par tous comme un bien personnel.

Et cette maison de repos, toute blanche parmi les palmiers,

bâtie sur un éperon qui se détache de la chaîne montagneuse !... Je la revois, s'avancant en proue de navire vers la mer Noire qu'elle domine, avec ses verrières, ses grands murs roses sous le soleil. Nous y sommes entrés, après notre promenade au jardin botanique. Un grand silence planait. Un médecin est arrivé, jeune, cordial, plein d'entrain. Il nous a conduits partout : dans les laboratoires, dans les cuisines équipées à l'américaine, dans les chambres où, sur des lits, des hommes à demi-nus, le torse hâlé par la brise marine, nous regardaient passer en souriant.

Mais je fais bon marché de cette belle œuvre sociale au prix de ce que me disaient ces hommes avec qui nous avons bavardé, allongés dans des fauteuils de toile, sur une terrasse. Ils venaient de tous les coins de la Russie ; c'étaient des ouvriers pour la plupart qui, par la vertu de ces vacances, librement et justement gagnées, se sentaient davantage devenus des hommes comme ils le sont tous, là-bas, des hommes qui comptent. Ils m'interrogeaient avidement sur mon pays, sur mes voyages, sur la condition des travailleurs dans les autres parties du monde. Et je me souviens de ma confusion lorsqu'il m'a fallu leur avouer que, grâce à notre régime de sottise, de profit et d'erreur, la possibilité n'est même plus donnée à tous les hommes de travailler et que la vie, dans nos pays, se passe à n'être plus qu'une justification de la misère et de la faim. Je pensais alors à ce que j'avais vu dans la montagne : de pauvres huttes de paysans, encore, au milieu des plantations de thé. Mais j'avais compris qu'entre ces huttes et la maison de repos, édifiée au milieu des palmiers, il y avait une relation immédiate dont la projection dans l'espace figurait exactement la projection dans le temps. Entre les deux, plus de barrière infranchissable. La hutte était la nuit dont on sort, dans laquelle on reste encore un peu engagé parfois ; la maison de repos, c'était la clarté éblouissante de l'aube.